

## Les toutou-les touristes

### Avons-nous encore une chance de les attirer et de les retenir?

### L'exemple du Club-Méditerranée

Le tourisme est la principale activité économique du canton de Vaud. Le rapport de la commission extra-parlementaire (rapport Tissot, janvier 1966) qui a étudié les répercussions du tourisme sur l'économie générale donne les chiffres suivants : 1,8 milliard de mouvement d'affaires annuel; 400 millions de recettes. Le tourisme, première industrie du canton de Vaud. Inutile de souligner son importance pour le Valais ou Genève, bref pour l'ensemble du pays.

Question préalable : faut-il attendre du tourisme autre chose que des francs ? Le tourisme s'est attiré un certain nombre de solides préjugés : il développerait une servilité de portier; par goût de l'argent, il cultiverait un folklore inauthentique offrant à l'étranger l'image pittoresque du pays que le voyageur espère trouver : ah ! ces armaillis, ces cors des Alpes. En un mot, le tourisme passe pour être un peu putain.

Cette caricature n'est pas gratuite : à travers le portrait-charge on reconnaît souvent le modèle. Les méfaits touristiques existent. Que de paysages — c'est le pire, le péché impardonnable — irrémédiablement abîmés, partout, en Europe; et plus particulièrement, quel incroyable saccage de la Méditerranée !

Mais le tourisme n'est pas par nature criticable. Aussi il vaut la peine de s'arrêter à cette notion de servilité.

#### La courbette devant le client

Il en est des services comme du commerce. Il ne sont pas humiliants quand chacun y trouve son compte. Une certaine cordialité d'accueil, ou une politesse prévenante, ou une manière de bien recevoir n'abaissent ni l'hôte ni le client. La qualité de la marchandise offerte à son prix juste a pour vertu d'effacer le prix. L'argent est ramené à son rôle de monnaie d'échange, d'intermédiaire. Tout devient corrompu lorsque c'est à votre portefeuille qu'on en veut primordialement. L'échange des services et des marchandises, né des rapports humains, la recherche du fric les dissout.

Ces propos ne sont pas moralisants; ils commandent l'évolution du tourisme. Partout il faut sauvegarder l'exploitation du client. Cela signifie, en termes non de censeur, mais d'économiste, que le client aura droit ou au service véritable (on peut le trouver aussi dans des auberges modestes), ou alors au self-service. Là encore le commerce donne le ton et éclaire l'évolution probable du tourisme. Ou bien le commerçant fournit des prestations particulières : renseignements, livraisons, conseils avertis, réparations après vente, ou bien le client choisit sur catalogue et empoche le rabais du discount-house.

#### Quel tourisme ?

L'étranger n'est pas seulement nuitée d'hôtel. Il peut peupler des cliniques, des pensionnats, des caravanes, des chalets, des colonies de vacances. Le tourisme d'une ville tête d'étape n'est pas de même nature que celui d'une station, etc...

Il est donc vain de parler tourisme comme d'une abstraction avec des formules qui seraient valables pour Genève et la Givrine.

Mais sont en discussion aujourd'hui les formes nouvelles du tourisme : les villages de vacances, les séjours tout compris avec voyage en avion. Le rapport Tissot donne quelques exemples particulièrement frappants de ces nouvelles formes de tourisme. Un, parmi d'autres.

« Alors que le coût normal de l'avion pour Tunis, aller-retour, en classe économique, est de 534 fr., le forfait de deux semaines, y compris le transport de Tunis à une station de séjour est offert à 614 fr. Ainsi deux semaines de séjour ne coûtent plus que 80 francs ! »

Quand de telles possibilités sont offertes de gagner

le Sud (beau temps garanti), il faut admettre que le tourisme romand ne peut se contenter des positions acquises.

#### Le Club Méditerranée à l'examen

La réussite la plus spectaculaire du tourisme contemporain, c'est le Club Méditerranée. Il a déjà suscité une abondante littérature où se mêlent reportages et publi-reportages; chacun sait désormais que colliers-bars et paréos font partie des déguisements contemporains. Et que de dissertations pour savoir si l'amour y est plus libre qu'en d'autres lieux de vacances ! Mais tout cela est assez superficiel.

Nous avons observé de près un village du club, celui de Montalivet, en Gironde, dans le Haut-Médoc, sur l'Atlantique. La publicité le présente comme un camp familial. Pas d'animateurs pour faire chanter « et maintenant tous en chœur ». Les vahinés y sont rares. Les mouflets de tous âges y pullulent. Leurs cris peuplent les nuits plus que les soupirs d'amour; et les fessées (ce que les mères françaises ont la fessée facile !) créent de jour le fond sonore sentimental. Bref, de bonnes conditions pour une étude du fonctionnement économique du club, sans digressions.

#### Description de l'aménagement

Une très belle plage; derrière la dune, une pinède de bonne odeur. Le camp est implanté sur un espace vierge; il a donc pu être aménagé selon les principes d'un urbanisme simple. Le village a la forme d'un demi-cercle face à la mer. A l'extérieur, sur la demi-circonférence, la route d'accès, les parkings. Aucune circulation à l'intérieur du camp. C'est élémentaire peut-être, mais combien efficace. On s'étonne d'ailleurs que de nombreux villages n'aient pas, de même, trouvé les moyens d'éliminer la circulation intérieure, quitte à redécouvrir les possibilités agréables de déplacement interne que sont les vélos, les vélosolox, etc. Au centre, les locaux collectifs : la cantine, le bar, le magasin, le cinéma, le théâtre en plein air, la salle de danse, les terrains de jeux. Le plan du village et son implantation expliquent pour une bonne part le succès du camp. On dira qu'il est plus facile en France, où les espaces sont larges, d'avoir les coudées franches. Il est vrai. Mais, en Suisse, même là où l'espace existe, dans de nombreuses stations, on construit aujourd'hui encore sans plan d'ensemble. La spéculation vient récemment de se jeter sur les possibilités nouvelles de la propriété par étage. On bâtit n'importe comment, n'importe où des immeubles à revendre au détail. En Valais, que de pitoyables exemples, actuellement en chantier !

On dit encore : le Club Méditerranée plante, monte, démonte des tentes, des huttes. Dans ces conditions, il est facile de tenir compte des règles de la géométrie. C'est si vrai que n'importe quel camp de cadets, d'éclaireurs, de soldats répond à un plan. Le Club Méditerranée, c'est du scoutisme supérieur.

Oui, mais c'est quand on construit en dur que les règles d'aménagement devraient être plus impérieuses encore. Et des villages entiers seront chez nous à construire si notre tourisme veut progresser; leur aménagement devrait obéir aux règles modernes de l'habitat.

Quand on parle d'urbanisme, surgissent toujours les mirifiques projets de cités-satellites. Des spéculateurs s'efforcent d'habiller de modernisme ou de futurisme des affaires mal étudiées et qui ne correspondent à aucun besoin réel.

En revanche, des villages de vacances, à une échelle plus modeste (l'habitat temporaire n'exige pas les mêmes investissements qu'une ville) et réaliste (car la demande existe) permettraient d'expérimenter, de manière saine, les principes d'un aménagement du territoire.

(Suite page 2)

Bi-mensuel romand  
N° 58 8 septembre 1966

Rédacteur responsable : André Gavillet  
Le numéro : 70 centimes  
Abonnement pour 20 numéros :  
Pour la Suisse : 12 francs  
Pour l'étranger : 15 francs

Changement d'adresse : 50 centimes  
Administration, rédaction :  
Lausanne, Case Chauderon 142  
Chèque postal 10 - 155 27  
Imprimerie Raymond Fawer S.A., Lausanne

Aux articles de ce numéro  
ont collaboré :

Gaston Cherpillod  
Jean-Jacques Dreifuss  
André Gavillet  
Henri Galland  
Pierre Liniger  
Jacques Morier-Genoud  
Christian Ogay  
C.-F. Pochon

# Prospective horlogère: Quelle sera, demain, l'heure exacte?

Suivant sans complexe les exemples de Kodak et de la SNECMA (Société française productrice des turbo-réacteurs propulsant les Mirage et les Etendard de la force de frappe gaulliste), la Fédération suisse des Associations de fabricants d'horlogerie (F.H.) a constitué, en février 1963, un « groupe d'études prospectives ». Les horlogers, dont l'unique vocation était de cerner le présent au centième de seconde près, s'entraînent à ausculter l'avenir, et à tapoter sur le baromètre du temps de demain.

A une dizaine de reprises, des représentants de l'horlogerie, M. Gérard Bauer en tête, le Professeur P. Goetschin, de Lausanne, M. Ph. de Weck, directeur de l'UBS et quelques autres, en tout une quinzaine de personnalités, se sont donc réunies pour écouter des exposés, discuter et brainstormer sur l'avenir. Les résultats de cet effort collectif de réflexion sont consignés dans un rapport dont la première version circule actuellement. D.P. en donne quelques aperçus. L'avenir de l'horlogerie intéresse en effet non seulement une part importante de la classe ouvrière, mais des régions entières du pays. A tous les points de vue donc, la discussion doit être élargie; elle mérite d'être publique et non confidentielle.

## Faisons abstraction de...

La prospective, selon la définition officielle donnée par le Centre international de prospective, fondé à Paris en mai 1957, la prospective est « l'étude des causes techniques, scientifiques, économiques et sociales qui accélèrent l'évolution du monde moderne et pour la prévision des situations qui pourraient découler de leurs influences conjuguées » a donc son jargon et ses rites. On les retrouve dans le rapport des horlogers : l'inévitable éloge de la pseudo-philosophie de Gaston Berger (père de la prospective considérée comme une « conversion du regard, tourné vers l'avenir », un choix d'aphorismes sentencieux de Louis Armand, et de fréquentes citations des « Futuribles » de Bertrand de Jouvenel (à vrai dire la plus intéressante et la plus farfelue des publications prospectives). Ces références sont la traditionnelle garniture de ce genre de rapport. Mais vous n'êtes pas obligés de manger le cresson.

## Les auditions et les conclusions

Le Groupe horloger a entendu entre autres le Professeur Balandier, sociologue spécialisé dans les problèmes du Tiers-Monde, M. F. Hummler que sa qualité d'ancien délégué aux possibilités de travail a

familiarisé, sans doute, avec les sujets les plus divers, M. J. de Launay, Directeur général du Bureau européen de la jeunesse (ce que le pouvoir d'achat des jeunes peut préoccuper les industriels !) Ces auditions et bien d'autres encore pour aboutir à quelles conclusions ? Le rapport de la F.H., rédigé par G. Giovannini, ne présente qu'un honnête bilan sans plus, et ni par son ton, ni par ses informations il ne provoquera de choc salutaire chez ceux qui pensent que la montre suisse demeurera toujours sans égale — ou sans équivalente.

Tout avenir prospecté, on aboutit à ceci :

1. Les garde-temps ne changeront guère ces prochaines années.
2. L'évolution tend à la suppression de l'entretien; quant aux réparations, elles prendront de plus en plus la forme d'échanges-standard.

Mais une question mérite de retenir l'attention. Elle conditionne l'avenir. Où en est la montre électronique ?

## Vocabulaire

Le mot électronique est passe-partout. Lorsqu'on parle de montre électronique, le mot a deux sens. D'une part, la montre électronique au sens exact du terme; elle en est encore au stade de la recherche fondamentale. D'autre part, la montre électromécanique, dite à diapason par les techniciens, et souvent qualifiée à tort d'électronique par les autres; elle est depuis longtemps en vente sur le marché. En ce qui concerne la montre électronique, au sens exact du terme, il s'agit d'étudier les composants (résonateur, transistors, circuits intégrés), les sous-ensembles (tels l'oscillateur, l'affichage, etc.) et leur synthèse, nécessaire au fonctionnement d'un garde-temps. La recherche doit bien sûr porter également sur les possibilités offertes par certains éléments (silicium et verre par ex.) — sans parler des problèmes technologiques posés par la nécessaire miniaturisation. On ne saurait prévoir aujourd'hui si toutes ces recherches aboutiront. Aussi le rapport conclut : on ne peut précisément savoir si, comment et quand la montre électronique pourra être fabriquée » (p. 32).

## La montre électro-mécanique

Vous vous êtes peut-être demandé l'intérêt que pouvait offrir une montre à pile. Quand on entend, par exemple, la publicité radiophonique d'Europe N° 1, vanter la montre Lip, à pile interchangeable, qui ne se remplace que tous les deux ans, on se dit : quelle

peut être la supériorité d'une montre à pile interchangeable quand la montre automatique est au point depuis longtemps ? Et pourtant le succès de cette montre à diapason, en France, est considérable. Il fallait bien que la F.H. s'interroge sur ce point. Quelles sont les particularités de la montre à diapason ?

Elle consiste en un résonateur à fréquence acoustique, entretenu par une pile; l'affichage se fait par transmission directe de son mouvement aux rouages et aux aiguilles. Outre que l'absence du pivot de balancier et la simplification des rouages lèvent les problèmes de lubrification et de résistance, la montre à diapason offre par rapport à la montre mécanique l'avantage d'une plus grande précision (elle ne dépend pas de réglages, toujours provisoires). Quant à l'inconvénient représenté par la pile, que Lip garantit actuellement pour 18 mois, il aura déjà en grande partie disparu dans quelques années quand la durée d'utilisation sera prolongée jusqu'à trois, voire cinq ans.

Le renouvellement des stocks de piles peut poser, paraît-il, nous citons le style même du rapport « de difficiles problèmes logistiques d'approvisionnement » toujours est-il que le service après vente représenté par la fourniture de piles est plus facile à mettre sur pied que des centres de réparation pour montres mécaniques, dont les modèles classiques comportent environ 130 pièces.

D'où la nécessité pour l'horlogerie de pousser la recherche fondamentale, par exemple le résonateur (horloges à quartz) et de développer de manière plus décidée le Centre électronique horloger à Neuchâtel, d'ailleurs animé par des techniciens (re)venus des Etats-Unis. La création, en collaboration avec le groupe Philip d'une société de recherche en électronique (Fasec S.A.) s'inscrit dans cette ligne.

## La commercialisation

A l'origine, l'industrie suisse de la montre alimentait le 60 % du marché mondial. On s'est fixé, il y a quelques années, dans les organisations horlogères, pour but de ne pas descendre en dessous de 45 %. Or les dimensions du marché vont s'élargir encore : il est estimé à 170 millions de pièces pour 1975 (112 en 1964). Sera-ce au profit exclusif ou même relatif de la Suisse ? La concurrence japonaise, américaine, russe se fait toujours plus pressante.

Le Groupe d'études prospectives propose en ce qui concerne la commercialisation de tirer parti :

# Tourisme (suite)

## Les bénéfiques du Club

Le camp de Montalivet recevait en permanence tout au long du mois d'août 1500 personnes. En Suisse romande, un lit d'hôtel, c'est le chiffre le plus bas possible, exige un investissement immobilier de 8000 francs. Pour loger 1500 personnes, dans des conditions sommaires, mais entre des murs faits en dur, il faudrait investir au minimum 12 millions. Au Club, on dresse des tentes, que M. Trigano-des-tentes-Trigano, se plaît à vendre à M. Trigano-du-Club Méditerranée. Dans ces conditions, c'est une affaire toute toile dehors. Mais là encore, les apparences trompent. Les installations provisoires, démontables ne sont pas toujours, à la longue, les plus rentables. Les bénéfiques sont donc tirés, pour une bonne part, d'une autre source : d'une nouvelle conception des services.

Imaginez : 1500 personnes font elles-mêmes leur chambre, dorment dans leur sac de couchage ou leur propre literie, utilisent leurs serviettes, etc. Imaginez 1500 personnes, nourries dans le même local en deux services et demi, et ravitaillées par un personnel non qualifié et peu payé, des étudiants qui, au pas de course, sur la desserte d'une grande table de huit personnes, lâchent les plats à la débrouillez-vous vous-mêmes. Ces 1500 personnes, logez-les, servez-les maintenant dans les conditions ordinaires de nos

pensées et hôtels. Et calculez la différence des prix de revient.

## Combien y a-t-il d'heures dans la journée d'un vacancier ?

L'intelligence des dirigeants du Club Méditerranée fait qu'ils ont su partager avec leurs membres les formidables économies d'exploitation ainsi réalisées. Ils ne poussent pas très loin la réduction des prix, mais ils offrent gratuitement des prestations que l'on ne trouve pas ailleurs. Une très vaste garderie, des moniteurs pour s'occuper des enfants, pour les faire manger à midi et le soir; gratuits, les jeux, les soirées dansantes, le cinéma, le théâtre, la jouissance de la bibliothèque (fort pauvre, il est vrai), les concerts de musique classique par disques stéréo ou de jazz; des moniteurs sportifs sont à votre disposition, une infirmerie, etc.

L'idée simple et géniale à la fois, c'est d'avoir envisagé la journée d'une famille en vacances dans sa totalité. Le tourisme d'hier ne retenait que les heures passées à dormir ou manger, les autres distractions étant offertes chaque fois au prix fort par des commerçants spécialisés. Le Club offre une gamme de services (sans jamais les imposer) qui s'étendent sur vingt-quatre heures. Il les fait payer, certes, nous avons vu comment; mais son calcul demeure avan-

tageux. Supposez qu'à des familles de skieurs vous fassiez cette proposition : pas de literie fournie, pas de service dans les chambres, restaurant self-service, prix de pension moyen, mais « en échange » libre parcours sur tous les monte-pente et téléphériques. Le choix de la majorité ne ferait pas de doute.

## En Suisse romande

Le tourisme d'été pour les pays non-méditerranéens, où l'on ne sait jamais s'il pleuvra en juillet et en août, exigerait précisément une organisation intelligente des loisirs; quand on veut donner une image de l'ennui, on pense à un jour de pluie dans une pension de famille; il y aurait pourtant mieux à faire; précisément, ces livres, ces disques, ces films, ces jeux, auxquels nous n'avons pas de temps à consacrer, à l'ordinaire de nos journées, ils devraient être là, à notre disposition, au bon moment.

Le tourisme des villes de congrès, le tourisme des stations de luxe peut chercher, dans la vieille tradition, à écrémer longtemps encore les revenus supérieurs de la clientèle européenne ou mondiale. Mais le tourisme qui intéresse, de manière vitale, certaines régions économiquement pauvres du pays, bien situées sans qu'elles soient rangées parmi les sites de classe internationale, ce tourisme-là sera obligé d'innover. Non pas inventer : les trouvailles ont déjà

# Le chant du Dauphiné

- des activités de loisirs (montres de plongée, chronographes, etc.)
  - des revenus croissants dont dispose la jeunesse
  - des désirs latents, non-utilitaires (montre-bijou).
- Les populations en voie de développement de leur côté auront besoin de garde-temps (robustes mais « non pas laids ») pour être à l'heure à l'école et au travail, et pour affirmer leur standing. Et puisque le Tiers-Monde ne peut payer en devises, on abordera le marché par le dedans, ce qui ne manquera pas de passer pour une contribution à l'industrialisation.

## Concentration

Comment venir à bout de telles tâches ?

Le Groupe d'études préconise la concentration de la fabrication, sous l'égide de l'ASUAG (société générale de l'horlogerie suisse S.A.), holding constituée en 1931 par les horlogers, les banques et la Confédération et contrôlant Ebauches S.A. et les fabricants des parties réglantes; une collaboration devrait en particulier s'établir entre l'ASUAG et les principaux producteurs de la montre terminée. La coordination ne suffira pas. La concentration des entreprises sera nécessaire.

On compte aujourd'hui 500 producteurs de la montre terminée, établissements ou manufactures. Ne survivront que ceux qui, réalisant un chiffre d'affaires d'au moins 150 millions de francs, pourront attirer des capitaux, étrangers à l'entreprise, pour financer leur développement technique et commercial.

Les exigences de la concentration risquent d'être brutales. Jusqu'en 1962, l'industrie horlogère a vécu dans un cocon protectionniste : des mesures législatives prises en 1934 et à peine assouplies en 1951 lui donnaient l'illusion d'une sécurité<sup>1</sup>.

Mais si la concentration a lieu selon les prévisions du groupe d'études prospectives de la F.H., comment se poseront les problèmes du transfert, du regroupement, du recyclage de la main-d'œuvre ?

L'affaire de la caisse de retraite Thorens a prouvé que ces questions sont souvent épineuses.

Aussi la concentration de l'industrie horlogère ne saurait se faire sans que les syndicats soient associés à toutes les études qui devront être entreprises pour la sauvegarde des intérêts de la main-d'œuvre ouvrière.

<sup>1</sup> Ces lignes sont écrites au moment où Bulova Watch Co. de New York absorbe la manufacture Universal à Genève. La concentration de l'horlogerie se fera-t-elle au profit du pays, sur le plan suisse d'abord, ou marquera-t-elle encore un progrès de notre américanisation ?

été faites, par d'autres. Mais innover par rapport à nos habitudes.

Il est significatif de remarquer que dans la commission extra-parlementaire vaudoise siégeaient, en écrasante majorité, des représentants des grandes villes touristiques, des chemins de fer, plusieurs porte-parole des associations officielles des hôteliers, des cafetiers et des offices de tourisme. Aussi les problèmes de la modernisation de nos moyens de transport, de la rénovation des hôtels sont-ils consciencieusement abordés. Mais faute de spécialistes de l'organisation des loisirs, le tourisme social et moderne n'est guère analysé. En introduction à cet article, nous demandons : le tourisme peut-il nous apporter autre chose que des francs ?

Il peut, en dehors des avantages économiques, être une sorte de banc d'essai pour résoudre des problèmes qui ne trouveront que plus lentement dans le quotidien une solution : urbanisme, nous l'avons dit; il faut ajouter : loisirs intelligents. Les mots « maison de la culture » ou « éducation permanente » sont lourds à digérer; mieux vaut les éviter. Mais sans pédanterie et sans contrainte, les villages de vacances pourraient nous offrir une traduction légère, agréable de cette culture-là.

Et il faut mettre dans le tourisme bien compris de grands espoirs.

## Poète ou poétesse ?

René Zosso, diseur, et Cherpillod, faiseur, présentent à Grenoble l'œuvre de J.-P. Schlunegger. Auditoire restreint : sculpteurs, musiciens, poètes, nous sommes entre nous, à vrai dire un peu trop. Auditoire restreint, mais accueil large. A Grenoble, on ne pense pas que le génie français s'inscrive dans le seul hexagone. L'horloge littéraire y sonne l'heure européenne. Pour qui sait les difficultés, ici, des échanges de canton à canton, la surprise est heureuse. Animé par Andrée Appercelle, le groupe de la Licorne, avec de modestes moyens organisait deux expositions. Bref je suis rentré, saoul de poésie, dans ma sérieuse et prosaïque patrie. Avec un souci toutefois : allais-je pouvoir d'ici saluer mes semblables du Dauphiné ? Inquiétude vaine : je n'ai pas, Dieu merci, à leur rendre une politesse, mais justice. A Grenoble il y a des poètes. Très différents de leurs homologues romands, sans s'y perdre ils s'ouvrent au monde. « Ils », ai-je dit. Et c'est de femmes qu'il s'agit. Notre vocabulaire est pourri par l'androcratie. Entre deux appellations j'hésite : poète ou poétesse ? Une poétesse, on sait ce que c'est : ça écrit avec une fleur — de préférence alpine — qui se trempe dans un encrier de rosée. Abominable célestude. Andrée Barret et Andrée Appercelle ne travaillent pas dans la diaphanéité. On ne leur apprend pas que l'homme, plus qu'avec la soldanelle, voisine avec le pissenlit. Cela signifierait-il qu'elles confondent le quotidien et le vulgaire ? Non, simplement elles sont du côté de chacun. Leurs voies d'approche pourtant différent sensiblement.

## Je ou vous ?

En me tendant son livre « Ville »<sup>1</sup>, Andrée Appercelle me dit que je ne l'aimerais pas de sitôt. Elle se trompait. J'avais instruit devant elle, il est vrai, le procès du populisme. C'est, avec un découpage rythmique à mon sens parfois discutable, l'autre défaut de son ouvrage. Au lieu d'avoir l'orgueil dément du créateur, le poète, feinte ou réelle humilité, peut ne se vouloir qu'appareil enregistreur. Reste qu'il enregistre exclusivement ce qu'il vit.

Andrée Appercelle a peut-être tort — poétiquement tort, bien sûr — d'écouter ses bons sentiments : le cœur est plus profond que cette gentillesse. « Ville » pourtant ne manque pas de charme : cet univers des apparences, ou mieux de la réalité mineure, offre l'envers d'une cité : Grenoble tremblotant, en proie à la fascination de l'Isère, serpent noir mangeur de reflets.

Andrée Barret n'est pas titulaire d'un moi qu'elle proposerait arrogamment à l'édification de la foule. Pas trace chez elle d'orgueil, ce poison des archanges. De la lignée de Louise Labbé et de Marceline Desbordes, ce n'est pas un monstre sacré, mais une personne exemplaire. Ecoutez cette voix de la passion déchirante :

« Si tu m'aimais...

... De quel pas je viendrais la cognée à la main

Te supplier de me tailler à ton plaisir

Et de brûler mes branches

De couper mes racines

De me rendre pareille au trône et au buis<sup>2</sup>.

Cherpillod

<sup>1</sup> Chez Marc Pessin, Grenoble.

<sup>2</sup> Chez Pierre-Jean Oswald, Honfleur.

## Rue de la Poste

Passent les petits vieux  
le bruit des étudiants,  
les maisons forment un ru  
où coulent les voitures,  
et les toitures moussues  
ont perdu la mémoire.  
Mais bien avant le soir  
et jusqu'à fin de nuit,  
toutes les dix minutes,  
les abeilles à talons  
espèrent le client.  
Les escaliers polis  
par ce lent va-et-vient  
sont figés de sommeil.  
Sexes et billets s'échangent  
le temps d'une gauloise.

Et l'homme un peu honteux  
essuie d'un coup de langue  
une odeur de bazar  
restée collée aux lèvres :  
un rêve de framboise.

Andrée Appercelle

## Ce n'est pas à l'école d'empêcher le monde de changer...

On parle toujours des structures de l'école. Plus rarement du contenu de l'enseignement. L'article que nous avons publié dans notre dernier numéro sur la prétendue décadence de l'école a inspiré quelques réflexions à un maître lausannois. Nous jugeons utile de donner des extraits essentiels de sa lettre.

« Alors que l'école secondaire commence encore à 10 ans, et que les options restent fixées fondamentalement après deux ans, on crie déjà à la décadence. Je voudrais bien, non pas les voir faire maintenant un bachot, ce qui serait trop cruel, mais ressusciter les merveilleux bacheliers, cultivés et distingués qu'ils furent, ceux qui ne cessent de parler de baisse du niveau. Finalement, cela ne signifie que ceci, c'est que les choses à savoir pour obtenir le bachot ne sont plus les mêmes. C'est là le drame : il vient de ce que le monde évolue, et, aux yeux de certains, il a tort. Alors l'Ecole devrait l'empêcher d'évoluer. Les prémisses admises, cela se tient logiquement.

Seulement il faudrait avoir le courage de formuler les prémisses : comme la civilisation européenne occidentale du XIX<sup>e</sup> siècle, issue d'un monde gréco-romain, du christianisme et de la pensée scientifique est la seule civilisation valable, tout baccalauréat classique (laissons de côté le cas des élèves de formation scientifique) dont les exigences formelles ne sont plus celles de la fin du siècle passé est décadent. Les exigences formelles sont essentiellement un certain nombre de mots latins et grecs, beaucoup de noms propres de personnages (pas de lieux, vu le sort de la géographie chez nous...) et un bon paquet de termes abstraits dont on sait la définition par cœur. La culture, en somme...

Mais le monde a changé, très vite. Et il faut absolument ouvrir l'école sur des perspectives autres : le langage mathématique, l'évolution des sciences exactes, les civilisations non-européennes, les modes de pensée non-rationnels, les sociétés non-capitalistes (ce dernier point est explosif). Quelques-uns veulent bien qu'on le fasse, à condition que ce soit en plus et non à la place des programmes anciens. Et on garde le bachot à dix-huit ans. En gros, c'est l'attitude des autorités scolaires et des maîtres eux-mêmes jusqu'à maintenant, ou à tout récemment. D'où nos programmes suralimentés. Et malgré cela on parle de baisse de niveau. Mais on devrait comprendre qu'un gymnasien à qui on offre un menu quatre ou cinq fois plus copieux qu'il y a seulement vingt ans ne peut digérer, disons que la moitié, ce qui fait toujours deux fois plus que ses aînés ! Alors il faudrait choisir. Mais qui choisira ?

» Au fait, il n'est pas étonnant que ceux qui ne veulent pas que le bachot change, parce que l'Ecole ne doit pas changer, soient ceux-là mêmes qui n'aiment pas voir le monde évoluer. A l'Ecole d'autrefois, je veux dire à l'Ecole secondaire et à l'Université, on savait qui y allait. L'origine des élèves était immuable comme les programmes, les lectures, les sujets de dissertation, et la culture si bien dénommée générale. Le nouveau public appelle un nouveau programme, et réciproquement. Hélas, nous sommes dans un pays où nouveau est un adjectif suspect, et l'on flaire la décadence, sinon la subversion...

» Un mot encore, pour terminer : tout cela est triste, mais assez explicable dans un contexte social général, dans une certaine armature mentale nationale. Mais qu'on trouve ce réflexe jusque dans les enseignants, et notamment les enseignants universitaires, et fréquemment, ça, c'est pis que triste, c'est grave. Mais c'est une autre histoire... » R. P.

# Aurore pour le commerce avec l'Est?

Ainsi donc, Zurich, citadelle du « capitalisme monopolistique », abritera une banque soviétique, que le Registre du commerce va inscrire sous la poétique raison sociale de « Woschod Handelsbank » (Woschod, qui avait déjà servi à désigner une série de vaisseaux spatiaux, signifie aurore).

C'est le 15 décembre 1965 que la Commission fédérale des banques reçut à Berne des personnalités soviétiques venues s'informer sur les formalités à remplir pour ouvrir une banque sur territoire helvétique. Ces messieurs apprirent donc que non seulement leur projet devait satisfaire aux dispositions de la Loi fédérale sur les banques, mais qu'ils devaient en outre faire la preuve qu'ils envisageaient bien la création d'une banque authentique.

La Commission fédérale a dû recevoir les assurances souhaitées puisque, dans sa réunion du 18 juillet dernier, elle a constaté la conformité de l'établissement créé un mois auparavant (le 17 juin exactement) avec les dispositions de la loi. Subsiste tout au plus une réserve de pure forme concernant les membres du Conseil d'administration et du personnel de nationalité étrangère. On sait d'ailleurs que le Conseil de banque sera présidé par M. Pelitchenko, haut fonctionnaire de la Banque d'Etat soviétique, et composé de cinq membres, dont trois Suisses. Cette clause de majorité est d'ailleurs valable pour toutes les entreprises étrangères installées en Suisse, telles par exemple le Crédit Lyonnais, la Banque de Paris et des Pays-Bas, la Banque de l'Indochine, la Lloyds Bank, la First National City Bank, etc. qui ont depuis longtemps ouvert des guichets dans notre pays.

La création d'une banque soviétique en Suisse a pour fin officielle le financement des échanges entre l'URSS et notre pays. Mais ces transactions commerciales portent sur des valeurs trop minimes (en 1965 : 66 millions de francs, soit 0,5 % de nos exportations, contre 53 millions, soit 0,3 % de nos importations) pour justifier l'ouverture d'un établissement bancaire. En fait, par ce canal, l'Union soviétique va chercher à se procurer des devises en vendant de l'or à l'Occident.

Jusqu'à maintenant, la City servait principalement à cette fin : en 1963 par exemple, les Russes vendirent sur le marché de Londres de l'or pour une contre-valeur de 550 millions de dollars, et, pendant les seuls mois d'août à octobre 1965, pour 225 millions de dollars. Sans doute la « Moscow Narodny Bank Ltd », fondée en 1919 ne suffit plus à assurer l'écoulement du métal précieux soviétique. Ce n'est pourtant pas faute de moyens : installée dans un immeuble de sept étages, elle occupe 200 personnes et présentait pour 1964 un bilan s'élevant à 2,5 milliards de francs<sup>1</sup>. Mais il est plus discret, et plus avantageux, de mener de telles opérations aussi importantes sur plusieurs marchés différents.

Les réactions provoquées par l'installation d'une banque soviétique en Suisse ne sont pas, faut-il le dire, très favorables. Les milieux bancaires suisses, outsiders exceptés, se disent inquiets, mais désarmés, et le « Times » du 2 avril 1966, consacrant une longue correspondance à leur désarroi, s'interrogeait gravement sur l'influence que pourrait avoir un établissement « communiste » sur le sacro-saint principe du secret bancaire<sup>2</sup>. A Paris aussi, on serait déçu, pour une autre raison évidemment : plus question désormais de jouir d'un quasi-monopole sur les transactions commerciales entre l'URSS et l'Europe occidentale (cf. « Finanz und Wirtschaft » du 26.3.1966).

Quant au Conseil fédéral, il n'a semble-t-il pas cherché à torpiller le projet d'installation en Suisse d'une filiale de la Gosbank. Les communiqués de l'ATS concernant cette affaire laissent cependant paraître un certain dépit — tempéré il est vrai par l'inclusion d'une clause de sauvegarde dans la réponse donnée à l'ambassade d'URSS. Par cette disposition, les autorités suisses précisent qu'elles s'attendent à ce que le gouvernement soviétique accorde la réciprocité le jour où la création d'un institut bancaire helvétique en URSS serait envisagée.

A notre connaissance, personne toutefois n'a posé sa candidature.

<sup>1</sup> L'autre établissement soviétique en Occident, la Banque commerciale pour l'Europe du Nord, contrôlée depuis 1925 par Banque d'Etat soviétique, présentait pour l'an dernier un bilan de 3118 millions de francs suisses, en augmentation de plus de 10 % par rapport à 1964; son activité consiste principalement dans le financement des échanges franco-soviétiques; ses clients sont avant tout les entreprises intéressées à ce commerce, ainsi bien sûr que les organisations du Parti communiste, qui y font fructifier leurs avoirs — d'où on a tiré probablement à tort que par le canal de la BCEN Moscou finançait le Parti communiste français.

<sup>2</sup> Notons que, comme Société anonyme, la Woschod Handelsbank relèvera du droit suisse; le CPS, et en particulier les articles 271 et 273 (agissements au profit de l'étranger et espionnage économiques), lui sera donc applicable. La « Neue Zürcher Zeitung » ne manque pas de le rappeler (Nr. 1157, 17. 3. 1966).

## La Gazette et sa « bonne compagnie »

La Gazette de Lausanne a changé de format. Le nouveau est un format plus petit. Mais il ne s'agit pas d'une simple transformation technique. La Gazette, en fait, vit une aventure. Pourra-t-elle demeurer à la fois un journal d'opinion et un grand quotidien d'information ? Très sincèrement nous lui souhaitons de trouver les moyens de se maintenir. Elle représente une famille d'esprit. Son échec et sa disparition seraient un appauvrissement pour le canton.

Encore faut-il que noblesse oblige... Or dans sa campagne de lancement la Gazette se recommande, entre autre « bonne compagnie », d'un message de M. Charles Veillon, fondateur du Prix Veillon (et docteur honoris causa de l'Université de Lausanne). Nous citons :

« N'oublions pas que sur le plan philosophique, le socialisme ne peut qu'aboutir au communisme et que d'autre part les philosophes marxistes sont maintenant dans une impasse, enfermés dans le matérialisme, cherchant une issue, une ouverture devant la transformation du monde. Celle-ci est régie par la nécessité de s'adapter aux nouvelles conditions de vie en évolution constante.

Il s'agit d'affirmer fortement la primauté de la vie spirituelle et de ne pas hésiter à réfuter les divagations des hommes si souvent prêts à accepter des compromis, perdant de vue les principes fondamentaux d'une doctrine libérale.

Cela est vrai sur le plan national et international.

Ainsi, la « Gazette » peut jouer son rôle et obtenir l'adhésion de nos Confédérés pour collaborer au bien du pays. »

Pour ce texte, le prix Veillon à M. Veillon, fondateur.

## La pensée de Mao et l'insuline de bœuf

Comment juger, à distance, sur communiqués de presse, la révolution « culturelle » chinoise ?

L'explication la plus commune, c'est de voir dans cette crise une poussée de stalinisme. De même que l'isolement soviétique et les luttes de clan, avant guerre, expliquaient, pour une part, purges et procès, de même la Chine claustrée ferait sa fièvre de repliement sur soi.

Mais ce qui est paradoxal, c'est de voir la Chine renier son propre patrimoine, son originalité même, ce qui dans sa culture, ne doit rien à l'Occident. Staline, lui, ressuscitait les prestiges de Pierre-le-Grand et d'Yvan-le-Terrible. Paradoxal encore, parce que la Chine qui espère inspirer la révolution mondiale du Tiers-Monde ne peut ignorer que les peuples d'Afrique ou d'Asie ou d'Amérique latine cherchent à s'accrocher à leur histoire précoloniale (même oppressive) pour ne pas perdre toute personnalité. Et d'un autre point de vue, que signifient ces cris délirants contre tout emprunt, même superficiel, à l'Occident, quand la Chine pour son progrès même doit accepter de poursuivre l'effort scientifique qui

a été modelé par la tradition occidentale, quand elle démontre d'ailleurs en ce domaine d'étonnantes capacités ?<sup>1</sup>

Des Etats-Unis, J.-J. Dreifuss commente une découverte biotechnique chinoise, qui, si elle est confirmée, classera ce pays dans le peloton de tête international.

### Deux fragments de protéine et des atomes de soufre

La puissance de la troisième bombe atomique chinoise, essayée au cours de ce printemps, a étonné tous les commentateurs occidentaux, dans la mesure où elle témoignait d'un savoir-faire scientifique qu'on ne pensait pas que la Chine acquerrait si rapidement, en raison de son isolement, de son faible niveau de développement technique et de la modicité de ses moyens financiers. Si les savants chinois, dans un domaine, réussissaient un tel exploit, il était prévisible que la science chinoise atteindrait rapidement un niveau international dans d'autres disciplines. En avril 1966, un article paru dans « Scientia sinica », une publication scientifique chinoise en langue anglaise, apprenait au monde occidental que des biochimistes de Shanghai et de Pékin auraient réussi la première synthèse totale de l'insuline<sup>2</sup>. Celle-ci contient deux fragments de protéine réunis par des atomes de soufre. La difficulté, jusqu'alors considérée comme insurmontable, consiste à réunir les deux fragments. Il semble que les chercheurs chinois ont réussi là où les Occidentaux ont jusqu'alors échoué, en utilisant une méthode originale par eux développée.

Lorsque ce résultat aura été confirmé ou infirmé, nous aurons une occasion de jauger si, qualitativement et non seulement quantitativement, la recherche chinoise a vraiment atteint la « classe internationale », ce qui paraît extrêmement probable.

<sup>1</sup> Extrait de l'article de « Scientia sinica », avril 1966.

« La première synthèse totale d'une protéine a été réussie en 1965 dans la République populaire de Chine. Nous inspirant de la pensée du président Mao-Tsé-Tung, nous avons réussi, sous la juste direction de notre parti, la synthèse totale de l'insuline de bœuf, démontrant ainsi la supériorité du système socialiste. Le produit de synthèse est identique à l'insuline naturelle (...)

Il y a environ quatre-vingt-dix ans, F. Engels avait prédit que lorsque la composition des protéines serait connue, les chimistes se mettraient à fabriquer les protéines de la matière vivante; depuis cette date, l'homme a cherché avec ferveur à réussir dans cette tâche difficile. Maintenant que la première synthèse d'une protéine est devenue une réalité, un important pas est accompli sur la longue route qui permettra un jour de synthétiser la vie à partir de composés organiques ».

<sup>2</sup> L'effort scientifique chinois

Une étude de la National Science Foundation, aux Etats-Unis, démontre à quel point est gigantesque l'effort chinois dans le domaine du développement et de la recherche scientifique. Le nombre d'institutions d'enseignement supérieur a passé de 194 (1955) à 400 (1962), le nombre d'étudiants que ces institutions accueillent de 117 000 (1949) à 820 000 (1962), le nombre des diplômés de 20 000 (1950) à 200 000 (1962-1963). En 1962, la Chine comptait 1,2 millions de techniciens et 230 000 ingénieurs (12 000 et 5 000 respectivement en 1952). En 1958, on évalue le nombre de chercheurs à 32 000, dont 6 000 faisaient de la recherche pure.

En termes de dépenses de recherches, les derniers chiffres connus de la National Science Foundation remontent à 1960. Cette année-là, la Chine dépensait pour la recherche un sixième de son budget d'éducation, mais ce montant ne représentait que la moitié environ de ce que la France, la même année, dépensait pour la recherche. Il est probable que la Chine a comblé en six ans une grande partie de son retard.

## Le prix de notre confort

Il y a une année, à la même date, nous citions le rapport de la Caisse nationale suisse d'assurance en cas d'accident pour 1964. Le rapport 1965 est sorti. Il exige un rappel, triste comme un « in memoriam ». Certes, pour la première fois, le nombre des accidents de travail, y compris les cas-bagatelles, a diminué. On en a pourtant enregistré 299 423, soit 1000 par jour de travail. Mais dans ces chiffres sont compris 494 accidents mortels (61 de plus qu'en 1964). Sang et sueur.